



<b>Sans titre</b> Émile Dupré	p. 1
« <b>Petite main morte</b> » Alice Michaud-Lapointe	p. 2
<b>La chaise</b> Mathieu Laflamme	p. 3
<b>Elle s'en mordra la langue</b> Catherine Mavrikakis	p. 4
<b>Verrue salvatrice</b> Jessica Morissette	p. 4
<b>Psychanalyse de groupe : prenez place</b> François Jardon-Gomez	p. 6
« <b>Que voulez-vous...</b> » Renaud Lamy-Beaupré	p. 7
<b>Lundi</b> Chloé Savoie-Bernard	p. 10
<b>Néant de l'automatisme au présent</b> Patricia Picard	p. 11
<b>Les vergers</b> Caroline Thérien	p. 12
<b>Ainsi parlait Lara Fauster</b> Anne-Marie Benoît	p. 13
<b>Le théâtre sauve à nouveau un homme de la torture</b> Jean-Michel Philippon	p. 14
<b>Chronique CRAP : Pontypool (2009)</b> Boris Nonveiller	p. 17
<b>Matinconnus deuxième mouture : petit déjeuner</b> Mathieu Renaud	p. 17
<b>Émile ou l'igniteur</b> Marilyn Lauzon	p. 18
<b>La liste</b> Mademoiselle V.	p. 19
<b>Le charme a assez duré</b> Nicholas Cotton et François Jardon-Gomez	p. 20

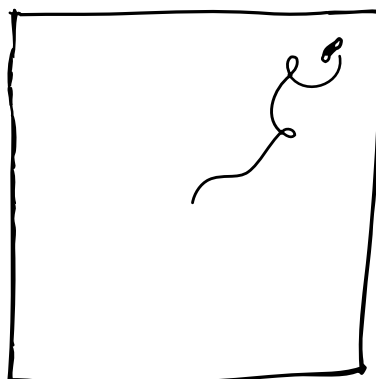
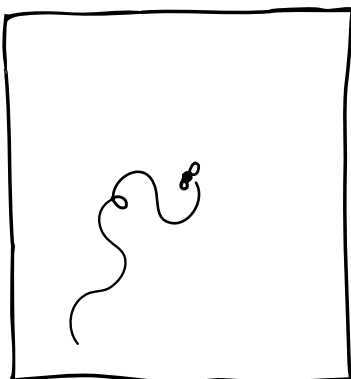
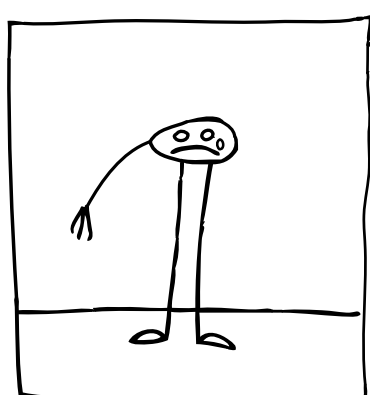
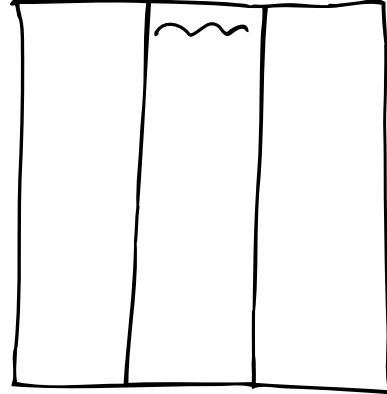
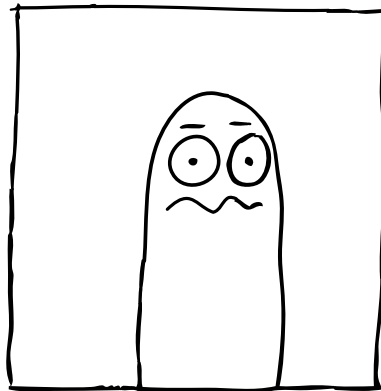
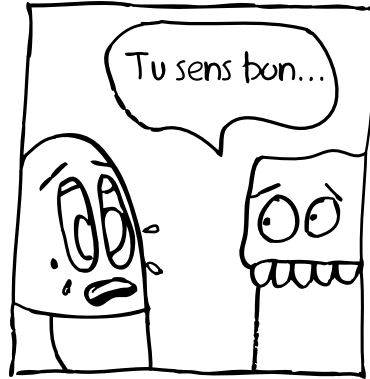
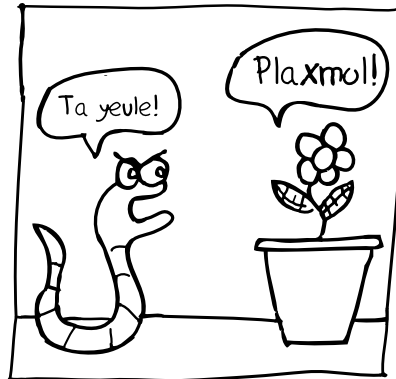
---

**NE MANQUEZ PAS NOS PARUTIONS INÉDITES  
DISPONIBLES SUR LE SITE WEB OFFICIEL DU PIED!**

**lepied.wordpress.com**

**lepied@littfra.com**

**Le Pied sur facebook**





## « PETITE MAIN MORTE »

### Poème à la manière de Claude Gauvreau

Petite main morte  
 Errance putride de loir  
 Mouvance de l'œil rotatif  
 Sous le poêle du rat misanthrope  
 Escamote tes pensées!  
 Esbroufe ton train-cheval!  
 Rumine tes idéaux!  
 Courage d'ouvrir ton rubulac  
 À la main-putride  
 Va de bon cœur!  
 Galope, Lopega! Gapole, Pegola!  
 Bouillote froide sur ton mufle  
 Balançoire jubilatoire  
 Par-dessus ta tête de vautour  
 Strugule ton chemin, petite main  
 Ici, c'est loin  
 Et là-bas, c'est la rivière du baroque  
 Qu'on pianote de nos doigts étrangleurs

Cache-cache du verbomoteur  
 Riboulant ses yeux de paille  
 L'âne du wagon sourd  
 Épluche le serpent  
 Comme la banane au vent  
 Jusqu'à ce que la petite main  
 Se referme dans le vide marteleur.

**À droite :** Skoglund, Sandy  
 (1946), *Radioactive cats*, 1981.



## MATHIEU LAFLAMME

Aujourd'hui une chaise a basculé. J'étais levée, devant le réfrigérateur : je cherchais le beurre (il faudra en racheter) et ma chaise s'est renversée. Ou elle a été renversée. Je ne sais pas. Je n'ai pas vu. Je cherchais le beurre dans le réfrigérateur.

Albert accuse les chats. Encore. Évidemment. Sauf que nous n'avons pas de chats. Pas un, donc encore moins plusieurs. Je ne sais pas où il pourrait cacher même un seul chat. Je ne sais plus combien il dit qu'il en a. Il dit toujours « mes chats », ou Bernard, ou Laurent. J'admets que je n'ai pas cherché à retenir tous les noms des chats d'Albert. Pour être franche, je ne crois pas du tout à son histoire de chats.

Encore une fois, c'est lui. C'est lui qui a renversé la chaise. C'est lui, mais il ne le sait pas. Dans sa tête, ce sont les chats. Il ne le fait pas par méchanceté. Il ne comprend pas ce qu'il fait. C'est pour ça qu'il accuse ses chats, Albert.

Je dois récupérer ses médicaments quand je sortirai pour acheter le beurre. Hier, monsieur le pharmacien a refusé de me les

laisser. Quelqu'un doit s'être fait passer pour Albert ou pour moi. Ou bien on aura dit au pharmacien de ne plus nous les donner. Peut-être est-ce le pharmacien lui-même qui nous en veut.

Ce serait le comble! C'est pour ça que j'écris. Parce qu'Albert a fait tomber la chaise et que le pharmacien refuse de nous laisser ses médicaments. Écrire, ça me détend et ça me dispense de parler à Albert.

Je n'aime pas parler à Albert.

Maintenant je pense à ces chats, à cette chaise, à Albert, au beurre et aux médicaments. Je pense au pharmacien. C'est devenu une expression, « les chats d'Albert ». Chaque fois qu'il a quelque chose à se reprocher, c'est la faute de ses chats.

Enfin. Ce n'est pas si grave, les chats d'Albert. Je commence à m'y habituer. Ça lui fait de la compagnie et je suis tranquille.

\*\*\*

Édith s'occupe de moi. Elle me sert le petit-déjeuner. Elle me sert le déjeuner. Elle me sert le dîner. Chaque fois, elle me dit « c'est

quelque chose de nouveau »; elle dit « c'est l'épicier qui m'a conseillé »; chaque fois, c'est du filet de sole, aux amandes et au beurre, avec du riz et un verre de lait. Je feins l'étonnement, pour faire plaisir à Édith. Je me convaincs moi-même, mais, à force, j'oublie pourquoi je suis étonné. Ça n'a plus rien à voir avec le filet de sole. Je ne sais même plus quel goût ça a, du filet de sole aux amandes et au beurre!

C'est comme la couleur des murs : je ne sais plus... j'ai oublié. À quoi ça sert, de toute façon, la couleur des murs ou le goût du filet de sole?

Édith, elle, c'est le beurre. Elle le sort du réfrigérateur, elle en met une tranche dans la poêle, elle le remet au réfrigérateur, puis elle s'excuse, elle dit « ça va être un peu sec ». Elle se dit « il faudra racheter du beurre ». Elle se l'écrit sur un bout de papier. À tout moment, elle se lève et vérifie l'état du beurre. Elle y pense sans arrêt. Elle passe tout son temps à ouvrir et à fermer la porte du réfrigérateur. Chaque fois, il y a un courant d'air froid. Une odeur de poisson. Peut-être que si elle achetait de la margarine... Enfin...

Tout à l'heure, Léonard a renversé la chaise d'Édith. Je l'ai vu. Il l'a renversée et le siège s'est décroché. Édith m'a regardé comme si j'avais fait quelque chose. Moi, je ne fais rien. Jamais. Ce sont les chats.

— Quels chats?

Je souris. Un peu triste. Il y a au moins vingt-cinq chats dans cet appartement. Tout ronronne : le réfrigérateur, le calorifère, la fenêtre, la table, le plancher.

Parfois, une chaise se casse. C'est normal.



Skoglund, Sandy - Radioactive Cats, 1981

desktop by artwallpapers.net

# ELLE S'EN MORDRA LA LANGUE

## CATHERINE MAVRIKAKIS



### Chicago, USA, 4 juillet 1961

Le médecin dit haut et fort en extirpant le bébé des entrailles de la mère : « It's a girl, it's a girl ». La mère demande inquiète mais d'une voix éteinte : « are you sure? » et s'endort aussitôt.

### Villers-Bocage, Normandie, 14 mai 1943

Les Allemands sont partout : « Achtung! Schnell! Etwas zu rauchen!

Bitte! »

Flora tient le bureau de tabac et fait semblant de ne pas connaître leur langue, celle que pourtant elle parlait déjà en « 14-18 ».

### Bay City, Michigan, 15 juillet 1968

Eduardo parle tristement à sa nièce la langue de son pays :

« Nao venho de aqui, Bonecca. Nao venho de aqui ».

Elle se met à pleurer doucement avec lui.

### Aachen, RFA, 26 novembre 1971

Patrick, le demi-frère, est devenu interprète pour les forces armées françaises.

### Barcelone, Espagne, 22 juin 1994

« Donde esta mi perro? » demande-t-elle à l'hôtesse de l'air d'Iberia. L'espagnol appris au secondaire lui revient tout à coup. Elle perd le nord. Son chien est en partance pour Alger.

Mais en elle, la peur parle sa propre langue.

### Montréal, Canada, 16 juin 1972

Elle s'aperçoit que son père parle grec.

Elle ne l'avait jamais vraiment su.

« Trapeza, aftokinito, inekamou » deviennent des trésors précieux.

Elle les range donc à côté de son nom de famille.

### Montréal, Québec, 8 octobre 1979

Elle comprend que cet accent-là, celui de tous les jours, lui sera à jamais interdit.

### Montréal, Québec, 18 novembre 1967

Son grand frère dit : « Pourquoi appelez-vous cela un soutien-gorge, puisque cela soutient la poitrine? »

Elle trouve cette remarque, sortie de la bouche torturée du frangin, obscène, voire idiote. Elle dira désormais une brassière et priera pour ne pas avoir

de seins.

### Savannah, USA, 13 août 2001

Ce matin, encore une fois, elle a entendu : « je t'aime ».

Elle sourit. Elle renonce à attendre le « I love you » de ce qui constitue, malgré tout, sa langue.

L'amour qu'on a pour elle lui restera étranger.

### Montréal, Canada, 4 juin 1975

Elle n'aime que les langues mortes. Celles qu'on ne dit pas, celles qui ne se parlent pas.

« Delenda est Carthago. Paulus amat Petrum. »

### Montréal, Canada, 9 janvier 1988

Elle travaille sur la glossolalie d'Artaud, le zaoum de Khlebnikov, l'exploréen de Gauvreau, la langue pure de Benjamin, sur ces langues qui n'existeront pas.

### Chicago, USA, 30 juin 1975

Quelqu'un lui dit qu'elle est douée pour les langues. Comme son père l'était. Elle rit.

Elle sait bien qu'elle ne sortira jamais du corps-à-corps avec la langue de sa mère.

À elle, malgré la parole-Babel, la trahison est interdite.

### Montréal, Disneyland, 18 novembre 2005

On lui demande de parler d'un livre québécois qu'elle voudrait que le Québec relise.

Elle proposera encore, par esprit de contradiction, *Speak White*.

À ses yeux, le texte de Lalonde dénonce aussi le français « pur et atrocement blanc » auquel un peuple rêve de se soumettre.

### Santa Fe, USA, 10 juillet 2005

Elle ne supporte plus le français, sa lutte perpétuelle contre ce corps matriciel.

Cela la suit partout, même dans le désert américain.

Elle lit du Guyotat et mâche les mots comme de gros chewing-gums.

### Dallas, USA, 22 juillet 2005

Dans cet aéroport bondé, elle comprend enfin que son ami Thierry, mort quinze jours plus tôt, avait un accent suisse et que cette voix, elle en retrouvera des fragments noyés un peu partout et même dans la langue des touristes qui prennent, à côté d'elle,

leur avion pour Genève.  
Elle sait alors que, de Thierry, elle ne refera jamais le puzzle.  
Avec lui, elle aboiera dans toutes les langues de la mort.

#### **Montréal, Québec, 16 octobre 2005**

Elle répète, émerveillée, le nom d'un acteur qu'on lui présente : Denis Lavalou, Lavalou.

Puis, elle s'aperçoit que c'est sa fille qu'elle convoque par ces syllabes incantatoires :

« Savannah-Lou, Savannah-Lou, lavalou, avale Lou, avale-nous »

#### **Porto, Portugal, 17 août 1997**

Elle demande encore une fois son chemin.  
Entendant son accent, quelques gens âgés lui répondent en français, alors que les plus jeunes ne lui parlent qu'en anglais.

Le monde entier « follows the same road, the road to nowhere ».

#### **Milan, Italie, 15 mai 1971**

Assis à une terrasse de restaurant, son père commande à manger.

Elle ne savait pas qu'il parlait aussi bien l'italien, pas plus qu'elle ne devine qu'il se débrouille aussi en portugais, en espagnol, en suédois ou

en grec. Son père connaît tant de langues, sans les avoir apprises.

Il est partout chez lui.

#### **Berlin, Allemagne, 13 mai 2003**

Franchement, elle ne pouvait penser que la langue allemande lui ferait si mal, que les réminiscences d'un passé, qui n'est pas totalement le sien, la

poursuivraient dans toutes ces rues, au détour des mots.

Épuisée, elle se réfugie dans le musée de l'Holocauste.

#### **Niagara Falls, Ontario, 28 mai 2000**

Elle est enceinte de quelques mois et, malgré cette nausée qui ne la quitte pas, elle décide de voir les chutes de près, de sentir le poids de toute cette eau dégringoler sur elle.

Derrière elle, ce n'est pas seulement Niagara qui tombe, qui « falls », c'est sa vie qui se fait chute, qui n'en finira plus de se précipiter.

#### **Amsterdam, 14 juin 1999**

Elle s'amuse à imiter le néerlandais, devant quelques amis des Pays-Bas visiblement médusés.

Cela la fait rire, cette langue et la voilà en train de rouler des « g » bien gras.

Ici, parmi ses propres éclats enfantins, devant l'arbitraire gamin de la langue, elle pourrait finir par se sentir « at home ».

#### **Montréal, 14 février 2003**

Elle aurait voulu qu'elle lui donne une langue à habiter, une langue pas maternelle, une langue moins confite. Aujourd'hui encore elle ne lui a offert que des chocolats à la liqueur bien écoeurante.

#### **Athènes, 12 juillet 2010**

Comment pourra-t-elle expliquer aux douaniers, son nom si hellène et son ignorance de la langue qu'ils parlent? Comment répondra-t-elle quand ils diront son prénom et son nom comme ils appellent à être prononcés?

Voici encore une Grecque de pacotille, une tragédienne en toc, une fille qui parle bien faux.



## **VERRUE SALVATRICE**

## JESSICA MORISSETTE

J'ai les jambes poilues et je m'en fiche. Ma fourrure, j'en fais des tresses. Je file un tissu robuste pour me protéger des bombes nucléaires. Un rideau à l'épreuve des guerres. Par endroits, je tisse moins serré, je crée une passoire, mais j'engage des douaniers. Hitler n'entrera pas chez moi.

J'ai un ongle incarné. Du pus gicle quand j'écrase mon orteil. C'est dégoûtant, c'est nutritif. Je le récupère et je le transforme. J'alimente l'Afrique. Finie la famine! Les peuples sont rassasiés. Ils renversent les petits

empereurs et les dictateurs. L'Éthiopie colonise la France.

J'ai une carie et je ne veux surtout pas de plombage. J'y logerai ma grand-mère et le sans-abri qui traînait à côté de ma poubelle. Si je mange assez de sucre, je pourrai y abriter le monde entier et le protéger de la pluie et du froid, de la poussière et des UV.

J'ai une verrue, comment m'aidera-t-elle à sauver le monde?

# PSYCHANALYSE DE GROUPE :

## PRENEZ PLACE FRANÇOIS JARDON-GOMEZ



Compagnie fondée en 2002 par des finissants de l'École nationale de cirque de Montréal, le collectif **Les 7 doigts de la main** est à la recherche de nouvelles formes d'expression dans les arts du cirque, dans le but d'apporter au cirque une nouvelle saveur, d'y créer des spectacles audacieusement contemporains. Cette fois, pour **Psy**, Les 7 doigts de la main – dont les membres fondateurs sont en tournée mondiale pour présenter leur précédente création, *La Vie* – font appel à de jeunes artistes aux talents multiples, tous issus de la relève, un peu comme ils l'ont fait lors de la deuxième mouture de *Traces* en 2009.

Le spectacle propose d'explorer les recoins sombres de la psyché humaine à travers les consultations psychanalytiques d'une agoraphobe, d'un schizophrène, d'un amnésique et d'une insomniaque, entre autres. Les onze artistes – ils n'auront jamais été si nombreux sur scène dans une production du collectif – ont chacun leur spécialité, donnant lieu à plusieurs numéros solos de grande qualité. Ils seront, tour à tour, sur le divan ou *psy*; de façon décontractée, ils se tiennent loin d'un discours moralisateur sur la maladie mentale. Après tout, ces positions sont-elles si distinctes?

La représentation s'ouvre sur un mélange humoristique d'informations vraies et fausses sur le cerveau et le corps humain, entrecoupées des usuels messages sur l'utilisation prohibée des flashes d'appareils photo ou des téléphones cellulaires durant le spectacle. Le ton est donné de emblée : ici, on ne se prend pas

au sérieux, ce qui n'empêchera pas certains numéros de se révéler poignants.

Les créateurs recherchent des formes nouvelles : plus que jamais, la compagnie propose une vision du cirque prônant le mélange des genres, l'intégration de disciplines diverses, sans jamais tomber dans l'esbroufe. Il y a de l'exubérance, certes, mais nous ne sommes pas au Cirque du Soleil : il n'y a pas surenchère dans la mise en scène de Shana Carrol, sobre et fonctionnelle plutôt que grandiloquente. Bien que la compagnie montréalaise ne présente pas les productions les plus extravagantes, elle propose, sans complexe, des spectacles à l'énergie contagieuse; les jeunes artistes ont un plaisir évident à être sur scène et à partager leurs habiletés multidisciplinaires avec les spectateurs.

Plus que jamais, l'accent est mis sur la qualité et l'originalité des numéros, repoussant les limites du cirque. La réinvention du numéro commun de jonglerie à cinq quilles est, à ce titre, représentative. Les 7 doigts de la main imaginent une performance où la cinquième quille est une canne, utilisée parfois comme le prolongement d'un bras, créant un véritable ballet poétique. Dans la même optique, la jonglerie à plusieurs prend un autre sens lorsque onze personnes s'échangent une quarantaine de quilles, le tout alterné avec des danses et des multiples acrobaties.

Le cirque est un art du risque : les limites du corps sont sans cesse repoussées par ces artistes qui en gardent à chaque instant un

contrôle impressionnant. Il semble toutefois inhérent à cet art que quelques petites erreurs soient commises ici et là ; après tout, l'erreur est humaine. Soulignons donc que les onze comparses parviennent à récupérer les quelques maladroites sans que rien ne paraisse, ou presque.

À l'instar des spectacles précédents, *Psy* présente des numéros individuels de haute voltige (c'est le cas de le dire!) : tous sont à en couper le souffle, mais il faut particulièrement souligner ceux de Florent Lestage (jonglerie et canne), sensible et touchant, et le duo William Underwood-Héloïse Bourgeois (mât chinois), sensuel et délicat. Cependant, *Psy* se démarque surtout par l'abondance de prestations de groupe, plus festives, jusqu'à l'apothéose sur la planche-sautoir.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que *Psy* donne envie de s'allonger sur leur divan.

*Psy*, spectacle du collectif Les 7 doigts de la main, à la ToHu jusqu'au 6 mars, [www.tohu.ca](http://www.tohu.ca)





## « QUE VOULEZ-VOUS... »

RENAUD LAMY-BEAUPRÉ

7

Que voulez-vous, ma première couleur préférée était le mauve. Mais bon, cela m'a tout de même rapproché de ma sœur qui, comme vous vous en doutez, à huit ans n'accordait pas trop d'importance à son cadet de frère de quatre ans. Voyant en ce petit blondinet que j'étais un potentiel de quelque chose qui s'apparenterait à la féminité, elle m'a initié, une fois seulement, au ballet classique, grâce à son bel habit moulant mauve et noir conservé précieusement (pour être honnête, je préférais m'habiller en hockey). Un an plus tard, nous avons déménagé tout au bout de la rue, pour une maison avec un étage de plus, puisque nous étions maintenant quatre enfants. C'est d'abord la porte principale qui m'a marquée, puisqu'elle était rose (plus tard revampée d'un mauve pâle un peu bizarre). Lors de mon arrivée à la maternelle et dans ma nouvelle maison, j'ai probablement été contraint de changer puisque je me suis vu troquer mon choix de couleur préférée pour le bleu. C'est vers cet épisode de ma vie que j'ai découvert les femmes et voulu avoir des enfants. Puis il y a eu la musique. Ma sœur jouait du piano et mon grand frère avait un band d'*heavy metal* nommé *Ecclésia* (un EP sorti en 1995 pour les connaisseurs). Longtemps je me suis endormi avec des écouteurs sur les oreilles, Bob Dylan, Jimi Hendrix, The Doors, Violent Femmes et Rage Against the Machine me reconfortaient et me berçaient jusqu'à l'arrivée des

rêves. Je ne pigeais absolument rien des paroles (*le mot absolu n'est pas utilisé à la légère*).

Vers la fin du primaire, non seulement les femmes m'intéressaient toujours, mais je commençais à porter de plus en plus attention aux paroles des chansons. En quatrième ou cinquième année, la culture du hip-hop m'a conquis. Je me rappelle de bons moments passés avec mes amis, et surtout les amies de ma sœur, où nous chantions en chœur les paroles de Kool Shen (surtout celles d'un album mythique paru en 1998 sous le nom de *Suprême N.T.M.*; j'ignorais à ce moment que les initiales signifient *Nique ta mère*; vous le saurez maintenant si vous les voyez gribouillées quelque part, comme sur un des murs de *l'escalier C-2179* menant vers *les locaux B-3200-3345*). Nous écoutions un peu de rap québécois également, sans plus, tout sauf K-Marou ou Don Karnage. (*On peut retrouver différentes catégories dans la pseudonymie des rappers québécois, par exemple l'usage fréquent de la calligraphie phonétique (avec un K plutôt qu'un C ou un Q), il y a aussi la catégorie en relation avec la vie : Yvon Krevé, Sans Pression, etc.*)

Au secondaire, j'ai multiplié les découvertes : Sinik, Claude MC Solaar, Oxmo Puccino, Fonky Family, IAM, jusqu'à Accrophone pour n'en nommer que les principaux, que je respecte tout autant aujourd'hui, peut-être même plus. Inspiré à l'écoute,

j'ai commencé à composer mes propres textes et chansons, ignorant tout de la minime versification qui structure la plupart des textes hip-hop (*99% des couplets sont de seize mesures et de quatre quatrains*). J'ai longtemps pratiqué une prose, des écrits non-versifiés qui regorgeaient de rimes raturées et d'expressions figées à St-Hyacinthe. Ce n'est qu'à quinze ans que j'ai lu intégralement un premier recueil de poèmes, « *Le vertige dans la bouche* », publié en 2004, écrit par un gars qui m'a donné quelques Noël plus tard la bible de la culture hip-hop. À seize ans, j'étais un peu plus sûr de mes textes et de moi, j'ai pu m'adonner à quelques spectacles seul sur scène lors de divers événements scolaires. J'ai pu connaître le vrai nom et numéro de téléphone de plusieurs rappers québécois. On me reconnaissait donc comme rappeur, je m'appelais Indécis, et je portais du linge XL. Je croyais que le mot « rap » voulait dire *rythm and poetry*, mais non. (À vrai dire, à l'origine, ce mot vient du verbe *to rap* qui voulait dire critiquer, puis cette définition a évolué vers l'idée de martèlement (j'ai recueilli cette information auprès de Mario Cholette qui déjà utilisait le mot rap dans ses textes en 1992, phénomène quasi inconnu au Québec à cette époque, bien que la revue *Gaz Moutarde* dans son 11e numéro de la même année en préface se définissait comme « un Crack Baby, un sprayeur, un rapper »). Selon Mario Cholette, ce serait

*plutôt pour se faire plaisir que les premiers rappers auraient inventé la définition Rythmn And Poetry. R.B.O. se sont aussi fait plaisir en popularisant, plus de dix ans avant les autres, une première chanson de rap au Québec, parodiée de ce style musical.)*

Dès mon arrivée sur les bancs d'école du Cégep de St-Hyacinthe en sciences humaines, j'ai rencontré des professeurs tout aussi formidables que déstabilisants, dont un de philosophie qui tenait comme propos que la musique n'est pas un discours littéraire, ce qui m'a choqué comme tous les autres élèves présents, moi d'autant plus lorsqu'il s'est arrêté sur le mot rap, comme quoi *c'est encore moins un discours littéraire puisqu'on n'entend pas les paroles*. Je savais à quel genre de rap il faisait allusion, mais je voulais dire à cet homme de soixante-dix ans qu'il avait tort. Selon moi, « la musique a un discours, des idées, des thèmes, des récits historiques, des visées politiques et sociales, et le rap, peut-être moins que Mes Aïeux, peut tout autant avoir le mérite de musique et de discours littéraire, et je suis bien placé pour en parler. » Il m'a demandé un exemple. Là. Maintenant. N'ayant aucune musique pour m'accompagner, j'ai refusé, il a insisté. Alors je lui ai présenté une chanson dont je venais de terminer l'écriture, dans laquelle j'abordais la sincérité et l'ouverture d'esprit, le drame de Dawson et le suicide d'une personne de ma famille. Bref, cela lui a plu, et c'est ainsi que j'ai pu découvrir mon intérêt pour la formule *a capella*. (Au même moment, à l'automne 2006, la troupe Slamontréal, formée de Catherine Cormier-Larose, Ivan Belinsky ainsi que

d'un troisième membre mystère, mettait sur pied la première ligue québécoise de slam. Invité à slamer à la deuxième soirée, je me suis présenté accompagné de textes que je croyais être du rap, on m'a dit que c'était correct, que je pouvais rentrer même si je n'avais pas encore dix-huit ans. La Slam-Poésie, comme on l'appelle si bien, m'a rapidement comblé par la diversité qu'elle permettait. *(Cette diversité tend à s'affaiblir aujourd'hui, vu un certain modèle qui s'impose tranquillement (les premiers slammeurs ne savaient pas ce qu'était le slam donc présentaient carrément des textes écrits bien avant l'établissement de la LIQS, tant qu'ils étaient a capella et duraient moins de 180 secondes chacun, c'était parfait).)*

Je portais à ce moment-là mon intérêt principalement sur le rap, et cela me satisfaisait. Un jour, chez un disquaire indépendant de St-Hyacinthe, je me suis procuré une pièce d'anthologie : le premier *single* de rap jamais enregistré : *The Rappers Delight*, Suggar Hill Records, 1978, que j'ai pu écouter seulement le jour où j'ai eu ma première table tournante, offerte par mon grand frère le jour de ma fête de 19 ans, bien qu'à ce moment je n'avais plus envie d'écouter ce dit *single*, et voilà pourquoi : lorsque j'ai commencé à lire la bible du hip-hop, qui fait un retour sur tout ce qui s'est fait dans ce domaine depuis sa naissance, suite aux *The Last Poets*, 1971, je suis vite tombé sur ce groupe nommé Suggar Hill et j'ai donc pu apprendre que ce tout premier *single* de rap avait été « enregistré par trois imposteurs », parmi lesquels figurait l'ancien gérant des Cold Crush Brothers qui, eux seuls, avaient composé les paroles de *Rappers Delight*.

(Pas très encourageant comme début de lecture : non seulement les membres de Suggar Hill n'avaient pas composé les paroles, mais la musique non plus). Puis, j'ai remarqué plusieurs autres phénomènes particuliers quant à l'histoire du hip-hop; de Snoop Dogg qui figurait numéro un au *box-office* mais n'avait pas reçu un seul sou de la part de son gérant Suge Knight, aux nombreux vols d'équipements qui peuvent rappeler celui qu'a vécu Loco Locass dernièrement, les forçant à reprendre l'entière production de ce dernier album pas encore en vente, qui était presque complet au moment du vol. Genre de vol qui m'est arrivé aussi, mais j'ai pu récupérer mon micro puisque c'était seulement un ami qui me l'avait piqué.

Tout le monde sait qu'un rappeur pur et dur est quelqu'un de fier, qui n'a que des amis rappers, qui comme lui sont hautains, sexistes, méprisants envers leurs amis, *hip-aux-crips*, voulant être estimés de leurs proches, qui jamais n'affirmeront leur sensibilité à moins de vouloir séduire un cœur difficilement malléable, ou pour dire qu'ils ont un mode de vie digne des *ghettos* alors que leurs parents roulent en *BMW*; bref, des personnes à qui on ne peut rien reprocher. Ce n'est que depuis peu que j'ai pu m'apercevoir que je n'étais plus un rappeur, que je ne l'ai jamais été. *Pourquoi ?* D'abord parce que j'ai du respect pour ma mère, pour les femmes, et puisque sur un statut d'amitié j'aime autant les hommes que les femmes, en autant qu'ils puissent parler et écouter, et que j'ai toujours senti le besoin de verbaliser cette sincère affection, ce qui est impossible à faire entouré de rappers. (Savez-vous

qu'il n'y a qu'un seul rappeur dans le monde qui, phénomène des plus rares, a eu l'idée de demander à Bob Dylan un *featuring* ? Le *sampling* (*mise en boucle d'un extrait musical, si possible d'un hit qu'aucun rappeur ne connaît*) est bien plus en vogue : *Locomotive Breath* de Jethro Tull, repris par Yvon Krevé, *Prelude for Piano No. 4 in E Minor, Op. 28/4* de Chopin avec nos bien-aimés Suprême NTM, *Parce que tu crois* de Charles Aznavour repris brillamment par Dr. Dre avec *What's the difference* (*il a décélééré le tempo*), et *caetera, et caetera.*)

Au fil du temps, depuis deux ou trois ans, depuis que quelques musiciens m'accompagnent dans mon cheminement artistique, les rappeurs ne reconnaissent plus mes chansons comme étant du rap, ce qui d'abord m'a choqué, puisque j'ai tenu un moment à faire partie de ce groupe difficilement accessible. (D'abord en faisant du *rollerblade* de rampe plutôt que du *skate-board* lorsque j'allais au parc à roulettes en secondaire un, ou bien encore... non, un exemple suffit.) En relisant mes textes, et en continuant parfois à écouter la musique hip-hop qui se fait aujourd'hui, j'ai pu considérer le décalage qu'eux avaient déjà remarqué avec moi, et c'est triste, parce que c'est de plus en plus désagréable lorsque j'en écoute (autre que celui qui est fait pour les bonnes raisons, disons le 0,01%), même que, depuis un moment, dès les premières secondes où cette musique agressive me vient aux oreilles, je sens quelques boutons voulant apparaître soudainement. (*Depuis les années 2000, la culture du hip-hop régresse; née en pleine ère postmoderne et de contre-culture, elle nous donne droit à*

*un retour au modernisme et aux épopées, faisant rêver les plus naïfs. Il y a tout de même du bon hip-hop qui se fait dans la ville de Gaza ces temps-ci. Qui, comme ma musique, se rapproche bien plus de celui qui se faisait dans les années 80 et 90 que de celui qui se fait aujourd'hui. Petit bémol quand même, mais rappelons-nous de la définition du verbe to rap.*)

Si, en moi, ils ne reconnaissent plus un rappeur, en eux, je ne vois pas de poète, ni de musicien, bien que dans leurs textes se trouvent quelques métaphores hyperboliques qui peuvent donner lieu aux fameux *Life's a bitch* que l'on connaît. Un problème de visée se fait voir et entendre, un problème de modèle, de surmoi. (*Les rappeurs se prennent pour quelqu'un d'autre et agissent finalement tous de la même façon une fois sur scène, en tant que personnages stéréotypés : des rappeurs francophones vont interpellier le public en disant Ye-yo ! Put your hands up !*) Par exemple, un rappeur qui voit une table tournante pensera à je-ne-sais-quoi en fait, probablement s'imaginera *scratcher* avec, mais je doute que la plupart savent le faire, ou ont en leur possession le moindre vinyle, tandis qu'on devrait y voir la possibilité d'écouter des pièces d'anthologie, des originaux si possible, comme un spectacle de Marc Favreau, alias Sol, que mon grand frère m'a donné pour mes vingt ans, ou bien l'album « *Aqualung* » de Jethro Tull et celui d'Emerson, Lake and Palmer (celui avec le nom d'écrit en rose) que mon parrain m'a prêtés durant l'avant-dernier temps des fêtes, ou de l'entière collection de ma mère, contenant un 45-tours où l'on voit les fesses de Janis Joplin, que j'ai trouvée

dans le fond d'un garde-robe à double fond; bref, on devrait être capable de faire un retour sur ce qui s'est fait avant, plutôt que de tout faire tourner autour de sa petite personne d'aujourd'hui tel un égocentrique hypermoderne, allergique à tous les artistes nommés ci-haut, probablement même au Dr. Dre. (*Savez-vous que des rappeurs multimillionnaires comme Jay-Z (prononcé J'eazy) ont déjà vendu de la drogue aux jeunes ? Et que cet ancien mode de vie difficile lui aurait donné accès au marché musical ? Et que dire de Lil'Wayne, la rap superstar qui, quelques semaines avant son passage au centre Bell, se faisait arrêter avec une quantité fort considérable de drogues dures, pourtant accueilli comme un roi par ses fans de Montréal une fois sur scène avec sa Gibson avec laquelle il ne sait pas jouer. Drôle de contraste avec les spectacles de hip-hop indépendant du Québec. Comment peuvent-ils s'identifier à ce maquereau qui pour sa fête de vingt ans a reçu un million de dollars de la part de son gérant (un césarien fort-vêtu).*)



Elle sait que lundi, au bureau, à la pause du dîner, aura lieu l'inévitable tour de table. Tout le monde s'enquerra de ce qu'ont fait l'un et l'autre durant la fin de semaine. Elle aura droit, une nouvelle fois, à la litanie de récits de fêtes, de sorties en amoureux ou en famille, dont elle sera exclue : le week-end, elle a l'habitude de le passer seule. Lorsqu'ils racontent leurs histoires, par habitude, ils ne s'attardent jamais à elle : ils savent que s'ils en viennent à l'interroger sur les activités faites durant les derniers jours, elle leur répondra, du bout des lèvres, « rien d'intéressant ». Ils préfèrent passer au suivant. Éviter ce malaise.

Ce samedi est différent des autres. Au fil des dernières semaines, elle a amassé, dans le dernier tiroir de sa commode, des vêtements qui ne lui ressemblent pas. L'élément déclencheur a été une jupe noire, taille haute, trop seyante, qu'elle a récupérée dans le sac de vêtements donné par sa cousine Rose, qui change de garde-robe comme l'on change d'amant. En l'essayant, pour la toute première fois, elle s'était découvert des jambes bien galbées. Quelques jours plus tard, au centre commercial Le Boulevard, où elle se rend hebdomadairement pour faire ses emplettes, elle s'est surprise à acheter un haut noir, au décolleté échancré, avant d'aller faire le plein de produits bios chez Maxi. La semaine suivante, elle s'est procuré des bas de nylon très fins, à imprimé dentelle, puis des escarpins noirs. Finalement, à la pharmacie, au lieu de suppléments de fer et de vitamine C, elle s'est acheté un rouge à lèvres grenat, une bague de pacotille et un ensemble de fards à paupières. « Pour avoir des

yeux charbonneux en un tour de main », indiquait l'emballage. Et c'est aujourd'hui qu'elle a décidé qu'elle porterait ses achats, sans trop savoir pourquoi cette journée plutôt qu'une autre.

Elle prend sa douche, s'habille rapidement, puis se maquille. Son doigté l'étonne et c'est avec un amusement croissant qu'elle se découvre autre dans la glace. Sans prendre la peine de s'admirer longuement, elle enfle un vieux trench kaki : porté sur ses vêtements habituels, il paraît quelconque tandis qu'il sublime cette tenue, lui donnant un air vamp. Dans son sac, elle glisse *La bâtarde* de Violette Leduc, sa lecture du moment, et décide de la lire dans son café favori, à quelques pas de chez elle. Sur le chemin, elle voit les regards des hommes dévier vers elle et rougit, fière.

Elle commande un espresso allongé. En lui apportant, le serveur lui fait un clin d'œil. Elle reste figée durant quelques secondes, puis se décrispe et lui répond par un demi-sourire, la tête un peu penchée vers l'arrière, en le regardant dans les yeux. Ce sourire est la décalcomanie de sourires vus des dizaines, des centaines de fois dans les transports en commun, mais surtout dans les films, esquissés par de jolies filles qui se savent désirées. Transparente, avalée par la foule et par la beauté de toutes les plus belles qu'elle, c'est le premier sourire de séduction qu'elle adresse. Le serveur repart, et son cœur est soulevé comme par une grâce, elle se dit intérieurement, « je suis belle, je suis belle ».

Elle se redresse, ouvre son roman, regarde les mots sans les lire avec

attention, souligne, page cent soixante-trois, la phrase *leurs corps étaient plus affichés que s'ils étaient nus*. Elle bovaryse, se demande comment le serveur viendra l'aborder. S'il lui dira, *vous êtes très jolie mademoiselle*, s'il l'invitera à prendre un café. Elle se retient de s'esclaffer : non, pas un café, idiot! Il travaille dans un café, il doit en boire sans cesse. Plutôt un verre. Pas de la bière. Il ne semble pas du genre à aimer la bière, elle l'imagine mieux avec un verre de scotch sur glace, quelque chose de viril, mais qu'il boirait timidement. Elle l'observe discrètement servir les autres clients. Elle est certaine : elle la tient, l'histoire qu'elle racontera lundi prochain au bureau. La voilà, sa place durant le tour de table! Il s'appelle Pierre, elle l'a lu sur sa cocarde. Il est là, son coup de foudre!

Elle essaie de lire son roman plus attentivement. Se laisse prendre au récit. Lorsqu'elle regarde sa montre, une heure est passée, et Pierre n'est toujours pas revenu la voir. Elle se dit qu'il ne doit attendre qu'une occasion pour venir engager la conversation. Elle l'intimide, c'est cela, avec ses lèvres rouges et le clivage dénudé de ses seins. Il doit la prendre pour une intellectuelle inabordable. Elle s'éclaircit la gorge, lève un doigt, demande, « s'il vous plaît ». Il arrive, « je vous sers autre chose ? » Elle commande un deuxième allongé et suit Pierre du regard tandis qu'il passe derrière le comptoir pour le préparer. Il parle à l'autre serveuse, une brune, plus jeune qu'elle, plus mince qu'elle. Qui rit un peu fort en dévoilant toutes ses dents. Elle le voit passer très délicatement un doigt sur sa hanche.

Elle se lève précipitamment, sort de son portefeuille de quoi payer les deux cafés, jette la monnaie sur la table, ne laisse pas de montant supplémentaire pour le pourboire et marche le plus rapidement qu'elle le peut vers la sortie. Elle entend Pierre qui lui lance, « mais votre café, madame! ». Madame, qu'il dit, pas même mademoiselle. Elle cherche à l'intérieur d'elle une répartie, en trouve une, idéale, lue et entendue des dizaines de fois. Merci la littérature, merci les

téléromans de fournir des assises pour contrer les assauts de la vie quotidienne! Elle lance à Pierre, se donnant l'air le plus désinvolte possible :

« Désolée, je n'aurai pas le temps, j'ai oublié que j'avais un rendez-vous. »

Elle sort du café, court jusque chez elle où, haletante, elle enlève son déguisement de belle femme, dans une hâte telle qu'elle file ses collants à dix-huit dollars,

puis retourne immédiatement à la sécurité de son jean préféré et d'un chemisier crème.

Cette semaine non plus, elle n'aura pas d'histoire à raconter au bureau.



## NÉANT DE L'AUTOMATISME AU PRÉSENT

### PATRICIA PICARD

Ne plus jamais dormir. Ne plus perdre une seule seconde. Pour tout comprendre. Ou pour ne plus comprendre.

Chaque jour, je vois. Je ne fais que cela. Mes yeux tirés par des aiguilles stérilisées. Image par-dessus image. Construction. Manipulation. Sourire plastique, vie plastique.

— Voyez cette poitrine lourde et humide, n'est-ce pas alléchant? Imaginez l'odeur de notre parfum... Achetez... Achetez l'image du mythe...

Le matin. Le midi. Le soir. La nuit. Toujours. Jamais. Tout le temps. Tic tac. Des fesses. Des seins. Des cuisses. Des yeux de charbon. Des lèvres pulpeuses. Des pommettes scintillantes. Des dents blanches. Un sourire invitant.

Elles sont là.

De plastique ou de carton : choisissons. Toutes à notre disposition. Dans toutes les positions : accroupies, en position animale nous montrant leur derrière, les jambes écartées, les mains attachées haut, haut dans le ciel pour simuler la dimension manquante.

La vie est un instant pornographique. *Pornographié*. Compétition. Moi. Je. Meilleur que toi. Moi je suis. Toi tu n'es. Je suis tout. Voilà les valeurs. Les raisons de vivre. Le fil d'Ariane n'est fait que pour se nouer.

Matin. Fatigue. Enfant avec son baluchon. Prêt à entrer à l'école du savoir. Les yeux écarquillés devant ces femmes écartées et écartelées.

Société avancée. Société primitive. Démocratiser l'objet. Démocratiser la femme. Démocratiser la beauté. La Beauté. Un produit. Une chaîne. Un prix. Un modèle. Ces cerveaux nattés par l'industrie. Ces cerveaux construits.

Les cafards fourmillants de l'*imaginatio* ne sont plus. La Vénus ou la Passantene sont plus. Atmosphère aseptisée. Écrivons automatiquement: soit nous dégoûterons ces nattes tressées à vif dans nos organes, soit blanc il y aura.



Juillet était mort; on avait empalé ses matins clairs sur un échelier de branches mortes. Les enfants avaient écrasé les derniers grillons de leurs grosses bottes jaunes. Ils iraient se coucher les pieds humides. Les miaulements des chats errants hanteraient leurs rêves. Enfin, octobre se réveillerait les yeux bouffis, un matin où le ciel ronflera sous un linceul grisâtre.

En octobre, l'odeur des pommes pourries hante les vergers, c'est le parfum du cidre chaud qui embaumera novembre. Mon souffle serré dans les mailles de mon foulard, je descendais l'allée des McIntosh pour trouver un coin où lire tranquillement, loin des derniers glaneurs de la saison qui jetaient les fruits gâtés à leurs chiens.

L'herbe était trop mouillée pour lire par terre. Au fond du verger se trouvait le banc, un vieux machin en bois qui avait dû passer sa jeunesse dans les rues ensoleillées d'une ville, à attendre le bus. Aujourd'hui, il était las, tout juste bon à partager ses souvenirs avec les mulots et à supporter un cul ou deux.

Le prophète y était déjà assis, une casquette de tweed lui réchauffant la tête. Il regardait octobre fermenter au soleil. Il me salua, puis m'annonça que la fin du monde serait probablement pour novembre.

Pourquoi novembre?

Parce que novembre venait après octobre. C'était le mois où l'on arrachait les squelettes de papier des fenêtres et où la neige était grise dans les rues de la ville.

Le prophète n'aimait pas la ville, parce que la ville était un panier

de fantômes où les derniers survivants avaient des clous au cœur. Il ne vivait pas trop loin de notre verger, dans une petite maison avec quatre chiens et un chat qui n'étaient peut-être pas les siens. Il possédait un champ de citrouilles. Les fins de semaine d'octobre, il venait les vendre ici. Entre temps, il offrait l'avenir à ceux qui avaient des sous au fond des poches.

Oui, la fin du monde serait bien pour novembre. Alors que faire? Étendre le sang des chèvres sur nos portes? Écorcher des chats gris?

Rien de ça, me répondit-il. Il se gratta le front, replaça sa casquette. Il faudra récolter les pommes, voilà tout. Profiter d'un dernier café chez Linda. En théorie, nos âmes seront sauvées.

J'ignorais que le prophète croyait aux âmes. Il haussa les épaules, m'avoua qu'il avait recommencé à fumer, parce que ça ne servait plus à rien de se priver. Mais comment pouvait-il (en) être si certain?

Le jour précédent, le prophète était allé (se) promener dans son champ avec ses chiens. Le matin avait été un peu pluvieux. Il avait glissé sur une citrouille, répandant ses entrailles dans la paille. C'est là qu'il avait lu la fin du monde. À présent, l'humanité tenait dans ces bouts de chair orange, tout juste bons à faire de la soupe.

Le prophète dit qu'il était quand même un peu triste pour moi. J'étais jeune et il m'aimait bien.

Peut-être pourrais-tu survivre un peu plus longtemps, m'avoua-t-il, les yeux pâles. Il ne fallait pas perdre de temps. Trouver des écureuils, leur casser le cou et les suspendre

aux pommiers. Laisser l'odeur de la mort infuser les pommes gâtées puis les réduire en cidre. Ajouter de la cannelle, un peu de muscade et le boire. Alors peut-être vivrais-je pour voir Noël.

À travers ses paroles, je l'entendais supplier juillet de renaître de ses cendres. Mais juillet était mort; on l'avait tué, ne t'en souvenais-tu pas, prophète? Il soupira, me dit qu'il était l'heure de rentrer, les chiens avaient sans doute faim.

Les écureuils seraient encore en vie demain, je n'avais pas l'âme d'une sorcière, je n'étais qu'une petite fille. Je mourrais dans la marre noire des derniers jours, comme tout le monde.

Le soir d'Halloween, j'étais allée me coucher sans pleurer. Il faisait froid. Sur le porche, les citrouilles brillaient encore. Leurs sourires brisés flottaient dans l'obscurité. Il ne faut pas les éteindre avec le matin, parce que ça porte malheur. Dehors, on pouvait entendre les derniers enfants s'écorcher l'âme contre la nuit.

Le lendemain, c'était jour d'apocalypse. Les rayons du soleil brillaient sur un fond pâle. Je n'avais pas pris le temps de déjeuner; j'avais enfilé mes bottes et couru jusqu'à la maison du prophète. Pendant la nuit, les garçons du coin avaient embroché les citrouilles sur les branches des arbres. La chair coulait, mais les sourires restaient.

Le prophète m'attendait devant sa maison. Il me demanda combien d'écureuils j'avais tués. Aucun? Vraiment? Bon. Il frissonnait sous sa veste de laine. Autour de nous, tout était silencieux. Pour un homme, il

ne restait plus qu'à pleurer, me dis-je. Ou prier, ajouta le prophète.

Il regarda l'horizon. Demain matin, dit-il, j'irai trouver un bidon d'essence et des allumettes et je mettrai le feu à la ville, je ferai fondre tous les clous.

Il disait cela en se tenant bien droit, défiant le vide, les yeux ombragés sous sa casquette.

Nous avons déjeuné ensemble. Il m'offrit un restant de tarte aux pommes en riant : c'était la fin du monde, alors pourquoi s'en faire avec le sucre. Après avoir mangé, il fit un feu dans sa cheminée en fredonnant. Il faisait de plus en plus froid. Finalement, il me dit de rentrer chez moi, qu'il faudrait bien que je ramasse quelques chandails de laine et un bon manteau.

J'étais rentrée en courant, battant les foin pourris de mes bottes. Les citrouilles ayant survécu à l'apocalypse se dressaient sur une clôture.

Lorsque le monde sera enfin mort, les vergers resteront là, les branches grises comme la cendre des villes et, quelque part, une vieille citrouille d'Halloween au sourire fondu.

La température avait baissé et j'étais rentrée chez moi toute tremblante. Ma mère me gronda, puis me dit d'aller mettre un chandail, pour l'amour de Dieu.

Dans le verger arrivaient les derniers touristes de la saison. Des citadins. Ils achetaient des tartes et du cidre frais. Il n'y avait plus de pommes, mais les enfants allaient tout

de même faire courir leurs chiens dans l'herbe mouillée. J'étais allée au fond du verger finir mon livre. En après-midi, il plut.

Le soir, j'étais montée me coucher plus tôt. Le vent sifflait entre les branches mortes de novembre. On avait assassiné octobre et pendu son squelette aux fenêtres des maisons. Les toits seraient blancs le lendemain. Au salon, mon père ronflait devant la télé. Dehors, il fallait entendre le fredonnement solitaire du prophète qui trottait sur le chemin, balançant un bidon rouge au bout de son bras.

Il glissa une cigarette entre ses lèvres et plongea une main dans sa poche, en quête d'un paquet d'allumettes.



## AINSI PARLAIT LARA FAUSTER

### ANNE-MARIE BENOÎT

Je tourne sur l'axe de mes pieds, toupie au ventre rebondi, et je tanguer, vacille, avant de m'échouer sur le côté, étourdie et inutile. Au creux de mes entrailles, de mon ventre lesbien, se cache le noyau de mon ombilic, habité par un étranger. Je sens son cœur battre et se répandre en jets longs et gémissants. Ce n'est ni moi ni lui...

*Je suis unique, double et multiple... Anne-Marie, Anne, Marie, Fred, Bobby... L'amie, l'amante, la femme, la fille, la folle... Ainsi parlait Lara Fauster.*

Mon sexe gorgé de sperme noir soupire. Je n'ai rien à offrir, sinon un corps habité d'entités asexuées. Je suis nauséuse, mon corps fuit de moi et rejette cette houle qui m'habite.

*Trop de mouvements en vagues contraires et fracassantes, moi, toi, lui, nous, puis il y a lui, au-dehors de moi, qui forme un nous avec toi, Lara Fauster.*

Il n'y a plus de place.

Les murs autour de moi semblent se dérouler, fondre en longs cernes bruns pour s'étaler à mes pieds, fumants. Puants. Mes yeux fermés cherchent en moi une histoire pour me raconter, mais mon esprit, en quête de moi, perd l'asile de ce corps, qui rejette les chairs mixtes au bout de mes doigts.

*Lara Fauster regarde Anne, homme à femmes, qui tient entre ses bras cette petite Marie, douce femme sensuelle.*

*« Je suis double et triple. » murmure-t-elle.*

Mes pieds s'agitent sur le plancher sale et carrelé. Mes mains tentent de s'agripper au dossier de la chaise qui, au milieu de la pièce, piétine mes chairs poisseuses. Mes serres d'oiseau de proie pénètrent le bois, je pousse un cri. Je suis un engoulement coupé de ses ailes. Il ne reste que le creux du vent pour pleurer, et calée contre ses lames, je hurle cette chair qui se vide contre mes genoux.

*Anne fait l'amour à Marie, de ses doigts, de sa bouche. Inceste que Lara Fauster raconte d'une voix susurrante. Marie pleure. « Nous ne sommes rien. »*

Le ciel ne semble plus assez grand pour m'accueillir. La gravité travaille en moi. Grave et lourde. Sans toi, je ne suis plus... et tu glisses en moi, tu m'échappes. Masse gluante et vagissante. Tu te retiens par les pieds, de chaque côté de mon bassin. Tu ne veux ni entrer ni sortir. Et tu m'accompagnes de ton clapotis, de tes bruits de commencement et de fin. Naître de mon histoire et mourir en elle... « Je ne suis rien. »

*Marie s'arc-boute. Ses nerfs tendus saillent sous sa peau bleuie. Anne mord dans la chair de ses lèvres, pomme juteuse et rouge carmin. Un dernier souffle, puis... plus rien.*

*« Je suis tout. »*

*Ainsi parlait Lara Fauster.*

# LE THÉÂTRE SAUVE À NOUVEAU UN HOMME DE LA TORTURE

JEAN-MICHEL PHILIPPON



Début janvier, ma cavale prenait fin au détour d'un sentier du parc Maisonneuve; attaqué, maîtrisé, attaché et traîné en salle d'interrogatoire, la lumière dans l'œil tenu ouvert à la force de pinces froides, j'ai dû répondre de mon silence malgré moi. J'ai tout avoué. Ce ne fut pas sans larmes et supplications, mais mes bourreaux étaient inflexibles. En novembre et décembre dernier, j'étais allé au théâtre à cinq reprises sans en faire l'aveu public dans les pages du Pied. Voilà. J'avais craché le morceau, avec mon sang et ma salive. Non seulement j'avais failli à ma tâche de critique, mais je m'étais adroitement évadé en publiant dans ces pages pédestres deux fictions, coup sur coup, comme on jette de la poudre aux yeux. Me revoilà donc, enchaîné à l'ordinateur et forcé de vous livrer sans faute le compte-rendu de mes découvertes du mois dernier, sous peine de me voir remplacé par un banal avatar...

## Morceleur Molière

Ma nouvelle année théâtrale s'ouvre au palais de Lorraine Pintal, pour le meilleur et pour le pire. L'histoire nous apprend que *Le Bourgeois Gentilhomme* (1670) a été écrit dans la foulée de l'enthousiasme soulevé par la présence à la cour du Roi Soleil d'un diplomate turc, dont les manières, accoutrements et coutumes fascinaient et inspiraient. Molière a rédigé cette comédie-ballet sur commande, en collaboration avec le compositeur Lully. Monsieur Jourdain nous y dévoile ses aspirations à un sang plus bleu, en cinq actes qui le plongent toujours plus profond

dans le ridicule. Dépourvue d'intrigue centrale, parsemée de numéros chantés et dansés, rédigée sans alexandrin, cette pièce peut donner l'impression que le Grand Auteur ne lui avait pas accordée un Grand Intérêt formel... Enfin, c'est la réflexion – au sens de reflet – que laisse voir la version qu'en propose **Benoît Brière** au TNM. C'est visiblement ce côté pièce à sketches, hybride et comme invitant au cabotinage sur canevas qui lui a paru fertile; ceux qui auraient voulu y trouver toute la force du commentaire social que l'auteur rusé y avait (peut-être, que sais-je?) placé malgré tout seront déçus. Il y a décidément beaucoup de plaisir au rendez-vous sur la scène étincelante et tape-à-l'œil imaginée par **Jean Bard**, et il provient principalement de la figure de proue de la distribution : **Guy Jodoin** s'en donne à cœur joie pour extirper chacune des possibilités comiques de la mise en scène. Le texte, quant à lui, ne semble pas l'intéresser tout particulièrement, et c'est le cas de chacun : on hésite sur le niveau de langue, on choisit l'accent qui nous plaît (Jodoin perd malheureusement le sien dès qu'il sort de sa zone de confort pour aborder les moments plus dramatiques, dans lesquels **Monique Spaziani** offre en contrepartie une performance rigoureuse), on se déplace sur scène tant et tant qu'on y perd notre souffle et qu'on y embrouille les fils déjà minces qui lient les actes entre eux. Il n'y a pas à dire, c'est aussi drôle que du théâtre d'été, et c'est démontable par-dessus le marché : chacune des scènes est prête à emporter, la

plupart des comédiens prêts à remplacer, les costumes magnifiques et dépareillés au possible pourraient servir dans autant d'autres pièces qu'il y a de personnages, la musique elle-même n'est pas jouée mais enregistrée pour plus de facilité. N'est-on pas, selon Walter Benjamin, à l'ère de la reproductibilité technique de l'art? Il était temps que le théâtre prenne le pas! La scène de l'intronisation de M. Jourdain est une vraie réussite dans ce sens : si elle nous a follement amusés au théâtre, elle en aurait fait tout autant dans un spectacle de variétés télédiffusé. Si j'osais, je dirais qu'on a joué comme des cochons.

## Le protocole autofictionnel

C'est une démarche artistique très cohérente que le metteur en scène, auteur et comédien **Simon Boulerice** nous aura présentée cette année. De sa reprise de *Sainte-Carmen de la Main* à son spectacle-solo *Simon a toujours aimé danser en passant par sa pièce Qu'est-ce qui reste de Marie-Stella?*, il dessine un univers résolument contemporain, fasciné par la culture de masse et le rapport à la fois trivial et tragique qu'elle instaure entre le sexe, l'amour et l'art. Les maîtres de piste du Théâtre d'Aujourd'hui tenaient visiblement à accélérer l'institutionnalisation de son œuvre en lui permettant de reprendre son spectacle autofictionnel cet hiver, dans la petite salle Jean-Claude Germain. Le personnage de l'artiste tel que perçu dans ses spectacles, que ce soit Marie-Stella, Carmen ou son propre personnage autofictionnel, se retrouve comme propulsé et



limité à la fois par son milieu format vidéoclip; il en saisit le rythme et la passion mais s'empêtre dans son culte de l'image. Cette image retenue derrière l'écran que Boulerice (et sa complice, ici metteure en scène, **Sarah Berthiaume**) ne peut décidément pas se retenir deplacersur scène, commepour l'opposer au corps qui en paraît d'autant plus vivant, porteur d'humanité. Là où le procédé assez banalement intermédial gênait dans son adaptation de Tremblay, il fonctionne très bien du côté de l'autofiction. *Simon a toujours aimé danser* (2008) est une expérience volontairement hybride, qui cherche visiblement sa justification artistique du côté de l'éclatement, du métissage et de la poétisation du quotidien. Cette recherche formelle donne en effet un certain corps au spectacle : la dansedynamise, le télescopage des temporalités, héritage à la fois de Tremblay et des grands textes autofictionnels contemporains, amorce une réfraction du commun. Car ce n'est pas du côté du contenu que le spectacle surprend; des Leduc, Duras et Guibert dont il se réclame dans le « mot d'auteur » de son programme, il lui manque cruellement le plus fort : la blessure et le sublime. Cet automne, Manon Lussier réussissait mieux le même exercice périlleux du récit de soi à travers soi, peut-être en partie parce que le thème de la mort demeure violemment universel, mais aussi et surtout parce qu'il faut du souffle pour tenir son spectateur en haleine pendant plus d'une heure, seul sur scène. Il faut savoir prendre la distance nécessaire pour que son propre corps narrant ne soit pas embarrassé de son intimité avec sa propre voix narratrice. La performance d'acteur du pourtant très charismatique Simon Boulerice manque de rythme et parfois de précision, la scénographie tombe

parfois du joliment brouillon au carrément simpliste; bref, le théâtre par moments s'absente. Or, il y a sans aucun doute une authenticité dans son approche qui semble reçue chaleureusement par le public, c'est donc à croire que le jeune homme aura très certainement la chance d'ajuster son tir. Nous le suivrons avec plaisir.

### La liste brisée

De prime abord, je ne voulais pas voir *La Liste* (2008) au Théâtre d'Aujourd'hui. J'avais assisté à la mise en lecture que **Sylvie Drapeau** en avait donnée l'an dernier, le texte m'avait plu, fin de l'histoire. Cette histoire, à laquelle je vais tout de même vous initier, est celle d'une mère qui, prisonnière d'un monde qu'elle a voulu minuscule pour en garder le contrôle, se trouve indirectement responsable de la mort de sa voisine. Elle aurait pu la sauver, c'était même listé, mais visiblement ça ne suffisait pas. À la suite des commentaires enthousiastes concernant la mise en scène qu'en a tirée **Marie-Thérèse Fortin**, j'ai donc creusé une nouvelle cache dans ma marge de crédit pour retourner y jeter un œil. Il m'en a finalement fallu deux. L'exercice a été très instructif : comment, à partir d'un texte très court, elliptique sans être ni hermétique ni formaliste, arriver à construire un univers scénique qui conserve les mêmes qualités? Tout a été un travail de respect du texte. Les silences trouvent sur scène tout leur sens dans l'espace clos, presque claustrophobique qu'ont imaginé la metteure en scène et son équipe. Tout est délicatesse : le travail sonore sans musique, la courbe gracieuse du jeu de Sylvie Drapeau, beaucoup plus en retenue qu'à son habitude, le dévoilement sans esbroufe des effets et gadgets scéniques. Les mots, les éclairages (du

génial **Claude Cournoyer**, collaborateur habituel de Brigitte Haentjens) et les costumes évoluent dans une palette de couleurs à la fois douce et étouffante. Malgré la volonté affichée par l'auteure **Jennifer Tremblay** (récipiendaire l'an dernier du Prix du Gouverneur Général pour cette pièce), en entrevue, de protéger son personnage de toute considération pathologique, il est difficile de voir cette pièce sans concevoir son inscription dans la lignée des grands personnages de femme dont l'obsession approche de la folie; il y a en effet une atténuation du tragique, dans le rapport aux enfants par exemple, mais le jeu de Sylvie Drapeau ne peut qu'évoquer sans cesse le fantôme des femmes d'Ibsen, Nora, Hedda, Ellida, prisonnières et maîtresses à la fois de leur petit univers domestique houleux. Les différences entre *Une maison de poupée* et *La Liste* sont innombrables; or, du point de vue de la mécanique basée sur l'intensité progressive de la tension intérieure de l'héroïne, elles sont peu significatives, mais au niveau du fond, elles sont fondamentales, en ce qu'en tout et partout, Jennifer Tremblay ouvre plusieurs pistes mais refuse en fin de compte de permettre à son personnage d'intellectualiser le problème dont les conséquences forment l'enjeu de la pièce, de le faire passer à un niveau sociologique ou philosophique, par exemple. C'est peut-être ce qui rend son texte si vrai, mais c'est peut-être aussi ce pour quoi la scène finale laisse une impression de vide. Pas le vide creusé, mais le vide ignoré. Entre la poésie et la faille, souvent, la distinction est floue... J'avoue, pour ma part, avoir été séduit.

**De la prudence de prendre ses jambes à son cou**

Petit arrêt sous le tube géant de l'Usine C pour y assister à une reprise nous arrivant d'Avignon avec un plein sac de critiques élogieuses. L'Autriche selon Thomas Bernhard, c'est une contrée de culs-de-jatte rêvant d'un hospice déresponsabilisant, qui mangent et bavassent en attendant d'entrer dans les faveurs d'une Bonne Dame providentielle et narcissique. Voilà plus ou moins le fond de sa pièce verbeuse *Une fête pour Boris* (1970), dont le texte vous happe dès le début pour ne pas vous lâcher avant la chute -ou l'apothéose, selon votre sensibilité. Celle de **Denis Marleau** ne pourrait en être plus voisine; c'est la deuxième fois qu'il entreprend de monter cet auteur décédé à la fin des années quatre-vingt, et il trouve dans ses textes la matière parfaite pour poursuivre sa démarche artistique fascinante autour de la corporéité des acteurs. Bernhard évoquait lui-même en sous-titre la possibilité d'échanger les acteurs pour des marionnettes, conseil qu'a travesti à son tour Marleau avec l'aide du concepteur **Claude Rodrigue** pour réutiliser (et moduler!) le tour de passe-passe qui lui avait valu sa plus grande reconnaissance internationale dans *Les Aveugles* en 2001<sup>1</sup>. Sur scène, il y a donc **Christiane Pasquier**, royale et pathétique, face à un plein chœur de petits **Guy Pion** qui saura pour le moins titiller votre curiosité. L'écran géant tendu derrière les comédiens, irritant et superflu pendant la première moitié du spectacle déjà superbement ponctuée par un dispositif

1. Je vous suggère d'ailleurs, pour vous initier vite fait à son parcours et sa pensée, ce résumé efficace qu'en a récemment fait Nathalie Petrowski pour *La Presse* : <http://www.cyberpresse.ca/arts/spectacles-et-theatre/theatre/201001/15/01-939643-denis-marleau-le-retour-du-maitre-des-illusions.php>

scénique efficace, prend tout son sens en fin de parcours lorsqu'il vient donner aux mannequins la seule chose qui leur manquait : le mouvement. Le théâtre s'approprie l'écran et sa froideur en le restituant à l'évènement, il le fait participer à la performance en lui empruntant sa capacité à reproduire, comme un miroir face à un autre, le singulier dans le multiple. L'univers hermétique et cruel de Bernhard devient, par le truchement de marionnettes et de projections, dangereusement vrai, proche comme un reflet, et c'est là le génie de cette mise en scène : elle nous fait considérer, un instant, comme nous serions désarmés s'il n'y avait pas de comédiens pour nous rappeler que ce n'est que du jeu. Pour un théâtre à saveur sociale toxique, que pourrions-nous espérer de mieux que cette inclusion violente? Une belle réussite de l'intelligence; maintenant, nous ne pouvons plus nous en échapper, peu importe ce que nous disons, ou comment nous le formulons, nous ne parlons plus que de ce qui a bien pu nous couper les jambes.

Je mets ce point final, la pression se relâche, je cherche des yeux mes tortionnaires pour recevoir leur approbation : plus personne! Me voilà seul devant l'ordinateur, sans chaîne et sans canon de fusil sur la nuque, comme le banal étudiant en littérature que je suis. On pourra toujours défendre le théâtre, cette machine à hécatombes, en rappelant qu'il aura au moins confondu le beau-père d'Hamlet et sauvé un critique de la torture.

Je noterai, pour retrouver mon grand sérieux habituel, que cette mise en scène douteuse de mon propre enlèvement témoigne d'un questionnement toujours en cours des motivations de

l'activité critique. Vu le rythme de publication lent et donc peu lié à l'actualité de ce journal étudiant, les lectures que j'y propose ne peuvent avoir ni une fonction promotionnelle ni un effet significatif sur les achats de billets; c'est donc que mon intérêt se trouve ailleurs, dans la (re)construction d'un sens *a posteriori* qui inviterait le lecteur à moduler ses perceptions futures et surtout, à revivre le spectacle en mon humble compagnie. Cette intimité qui s'établit entre vous et moi n'a de sens que dans l'échange, aussi je vous invite, à nouveau, à ne pas laisser les billetteries en paix! Pour ma part, je tenterai de présenter ponctuellement, sur le site web du Pied, des chroniques suivant les réflexions que m'ont inspirées les pièces dont je n'ai pas rendu compte avant Noël. Je vous propose donc officiellement d'écrire au journal pour voter pour la pièce dans le décor de laquelle vous voudriez me voir fouiner : *L'Imposture* d'Évelyne de la Chenelière au TNM, *Le Roi se meurt* de Ionesco au Prospero, *Crises* de Lars Noren à l'Espace 4001, *Chambre(s)* d'Éric Jean au Quat'Sous, ou *Rouge Gueule* d'Étienne Lepage à l'Espace Go. À suivre!

### Palmarès, troisième mouture

Miniature de Pégase-au-long-souffle à Christiane Pasquier pour son interprétation de la Bonne Dame dans *Une fête pour Boris*

Trousse gériatrique en bronze à Denis Marleau pour son approche visionnaire d'*Une fête pour Boris*



## Chronique CRAP (Cinéma Rustiquement Alléchant et Perfide) **PONTYPOOL (2009) BORIS NONVEILLER**

17

En voyant l'affiche et le slogan (« Shut up or die! ») de *Pontypool* de Bruce McDonald, on serait tenté de prendre ce film pour l'un des innombrables films de série B sortis dans le but d'exploiter la mode des films de zombies repopularisés par *28 days later* de Danny Boyle et par *Shaun of the dead* d'Edgar Wright. Pourtant, il n'en est rien. Loin d'être un film à formule, ce petit bijou d'horreur ontarien innove dans le genre plutôt que d'en répéter ou d'en parodier les règles.

L'action prend place à Pontypool en Ontario, dans une station de radio où l'équipe de nuit tourne une émission de nouvelles. Le reporter Grant Mazzy (Stephen McHattie), un vieux moustachu aux allures de cowboy, reçoit en direct des témoignages de plus en plus inquiétants de la part de ses associés qui semblent être témoins d'une émeute sanglante. Les rapports deviennent de moins en moins cohérents et le spectateur assiste en même temps que Grant et ses coéquipières à ce qui ressemble à une crise de folie collective. Finalement, la station radio est prise d'assaut par les habitants de Pontypool apparemment victimes d'une maladie qui les change en fous furieux assoiffés de sang. Jusqu'à maintenant, rien de plus classique... sauf que la maladie n'est pas

transmissible par le sang ou la salive, mais plutôt par le langage. Les protagonistes découvrent peu à peu que certains mots de la langue anglaise sont infectés et contagieux. Ils se forceront alors à balbutier en français pour éviter la contamination.

L'histoire, issue du roman *Pontypool changes everything* de Tony Burgess, qui a également adapté le scénario, est non seulement solide, mais bien traitée. Le film n'essaye pas d'en mettre plein la vue avec des scènes de *gore* (quoiqu'il y en ait un peu), mais met plutôt l'accent sur le huis clos, l'atmosphère angoissante et la progression lente mais efficace. Ajoutez à tout cela un maquillage réaliste et un bon jeu d'acteurs et on obtient un film véritablement terrifiant, ce qui est assez rare de nos jours. Il reste à espérer que la suite, prévue pour cette année, sera du même calibre.

**Scène mémorable** : une des collègues contaminée tente de briser la vitre qui protège les survivants en se lançant sur celle-ci la tête première, jusqu'à ce que mort s'ensuive...



## **MATINCONNUS DEUXIÈME MOUTURE** **MATHIEU RENAUD** **PETIT DÉJEUNER**

Ici, c'est l'originalité qui paie.

« Je n'avais encore jamais joui dans cette position avant... »

Oui, cette phrase, je la sers à tous les clients lorsqu'ils quittent mon lit. Leurs yeux de SS carabinés se couvrent d'un pantalon, et – zip – s'en vont. Ils se repassent sans cesse, allongés dans leur tête, ma bouche belle comme de l'argent avaler leur grandeur. S'imaginant mes lèvres couronner leurs ego. Auréole de feu se moquant de leurs naïvetés dégarnies, leur calvitie morale que je câline de la langue; tout simplement,

l'hygiène du postiche.

Je me balade nue en tout temps. Eh oui, même en congé je suis en habit de travail. Quatre douches par jour, eau de javel pour ma peau de marbre, papier sablé pour ma peau crème.

Frotte, frotte, râpe, râpe, propre, propre, tâte, tâte. J'existe toujours?

À mon compte, je gère mes horaires. Patronne des Saints insectes, véritable mante religieuse. Je n'extermine pas, j'entretiens ma vermine. Cafard

costard ou puce à prépuce, j'avale, c'est alimentaire. Banquet, buffet, où tout entre pour mieux sortir. Le corps du Christ bleu, saignant, pomme d'amour pour mes dents de Vénus. Paienne platonique. Un plateau, un couteau, une fourchette, le tout consciencieusement placé au fond de la gorge, deux doigts de dames secs,

remuez le tout à feu d'enfer.

Frotte, frotte, râpe, râpe, propre, propre, tâte, tâte.

Bon appétit...

# ÉMILE OU L'IGNITEUR

MARILYN LAUZON



Parfois, entre amis, on déblatère, on déconne. En face de nous, un Zola, un Lao Tseu, un *gringrin*, des clopes; en fin tout l'amoncellement possible que peut soutenir une table de salon. Enfin.

\*\*\*

Un matin, alors que j'avais pas bu mon premier café encore, je me suis rendu au dépanneur du coin. J'essayais de bien me souvenir de ce qu'on avait pu dire la veille. Un moment tout simple, comme ça, où on sourit un peu bêtement en marchant d'un bon pas — et les autres, je me demande s'ils remarquent, s'ils se demandent à quoi on pense dans ces moments-là. Moi, je regarde personne de toute façon, et ils ont l'air ennuyant les gens qui marchent, c'est ce que je me dis.

J'avais pas non plus fumé ma première cigarette, et ça c'est grave. Entre Zola, Césaire, Jean-Jacques, et toutes les immondices soutenues par la fameuse table Ikea, j'avais retrouvé mon paquet vide. Le drame matinal. J'allais donc au dépanneur, on sait pourquoi. Et je souriais encore en me remémorant Émile, la veille, qui m'avait demandé, comme ça, si je pouvais lui refiler mon « igniteur à ciga-clopes ». Bien, ça! Quelle expression! Il en a de ces idées!

Bon, moi, j'arrivais au *dep*. Mais j'avais une de ces démangeaisons, une idée qui, là, me donnait vraiment l'air con parce que je souriais à dents bien découvertes : et si je demandais au commis un paquet de Benson et un *igniteur à ciga-clopes*? Il me regarderait sûrement avec un air pas possible. J'y pouvais rien, j'en avais juste trop envie. Je voulais voir. Et quoi, on peut bien se marrer un peu, le matin! D'ailleurs, c'est tellement moche, le matin : un concept à

repenser du tout au tout...

Alors là, j'y étais vraiment, devant le caissier que je croise au moins trois fois par semaine. Je ressentais un petit trépignement, mêlé d'une certaine appréhension, à m'imaginer la connerie que j'allais lui sortir. Au dernier moment, j'ai même failli me défilier. Et pourtant.

- Salut. (*Regard furtif vers le commis.*) J'vais prendre un paquet de vingt-cinq Benson noir et un igniteur à ciga-clopes.

Mais là, il a pas répondu. Il avait même pas l'air étonné, et j'y comprenais rien; mais quoi que j'aie pu m'imaginer, ce qui se produisait était pire, bien pire. Le commis, Edgar (lis-je sur sa cocarde), il m'a fixé, même *toisé*, j'aurais envie de dire. Son regard m'a foutu une trouille pas possible, on aurait dit qu'il était paralysé, voire figé avec de la suspicion dans les sourcils et dans les yeux. Il ne m'a rien servi du tout. Après quelques secondes d'un pesant malaise, j'ai carrément fait marche arrière, en ne le quittant pas des yeux et ce, jusqu'à ce que j'atteigne la porte.

J'avais pas rigolé du tout. Et, en prime, j'avais même pas de clope pour me remettre de mes émotions. Ça m'apprendra à faire le malin! J'étais vraiment baisé, et pas question que je remette les pieds dans ce dépanneur. J'allais devoir me rendre ailleurs. Mais ailleurs, c'était loin; et loin, à la fin de l'automne, c'est chiant. Et le matin, encore pire! Je sais, je chiale perpétuellement. Pas la peine de me le faire remarquer. Je sais, je sais, je sais.

Donc, je marchais encore, pour aller *ailleurs*, à l'épicerie peut-être. Mais les gens que d'habitude je me plaisais à ignorer, tout à

coup, ils me semblaient louches. Certains passants, parmi les autres, me regardaient avec des airs de possédés. Et *de surcroît* (une autre expression empruntée à Émile, ce cher lettreux), j'avais cette impression désagréable d'être suivi.

Le lendemain, les choses n'avaient qu'empiré. Chaque fois que je passais devant l'une des fenêtres de mon appart, je me sentais épié. J'osais pas trop vérifier, faut me comprendre; mais je me suis bien aperçu qu'eux, ils me regardaient sans gêne. J'ai donc subtilement guetté le déroulement de l'affaire; bientôt, tous les cadrages du bloc d'en face me donnèrent l'impression de mauvais instantanés. Au centre de chacune des fenêtres se tenait quelqu'un, debout, dépourvu d'expression. J'en avais des frissons d'effroi, mais aussi, je ne sais trop pourquoi, j'éprouvais une excitation gamine.

Le problème, c'est que ça a continué. Ça a continué et pas que sous la forme de cette mosaïque étrange de regards. Lorsqu'Émile est venu me voir, ce soir-là, quelques-uns de ces zombifiés l'ont suivi jusqu'à ma porte d'entrée, sans lui parler. Ils ont attendu là, derrière la porte fermée. Je m'énervais un peu mais Émile, lui, avait pas l'air de s'en soucier.

« C'est qui, eux? » qu'il m'a lancé, désinvolte. Je savais pas quoi dire, j'étais secoué. Pour toute réponse, bêtement, je l'ai regardé d'un air grave, lui tendant un papier et demandant : « tu roules? » Il a bien vu que je me tracassais, alors il a roulé en parlant de tout et de rien : *gringrin*? ah oui, tiens. *Ça a été tes cours*? J'y suis pas allé. *T'as mis le nez dehors, il commence à faire froid, non? T'as du carton?*

Heu, minute, tiens, une carte de mon job... Après un moment de silence, enfin, il me demande : *igniteur?*

Alors là, j'ai craqué. C'est venu tout seul, j'y pouvais rien. Entendre ce mot, ça m'a rendu comme dingue. Tremblant comme une feuille, j'ai émis une sorte de cri. Un geignement, on peut dire, quelque chose de vaguement animal. Honteux, ou dérouté seulement, je me suis dirigé tout droit vers la porte, et suis sorti en trombe. Où j'allais? Au dépanneur, peut-être, tenter d'arranger les choses.

Mais voilà que lorsque j'ai mis le pied dehors, il m'a semblé

que c'était la parade nationale en entier qui défilait sur Queen-Mary! Derrière moi, des centaines de zombis à écussons, qui ne faisaient que me suivre et me regarder avec cet air bizarre à la Romero. Il y en avait de chez *Ultramar*, de chez *Couche Tard*, du *Dépanneur 7 jours*, en plus de quelques vietnamiens anonymes : j'avais une de ces délégations de commis sur les talons! J'ai tenté de me calmer un moment, mais bien vite, la panique a repris le dessus. Je me suis mis à courir, éperdu. Ils m'ont suivi comme ils ont pu, l'air plutôt pataud, en fait, mais tout de même terrifiant.

À force de circonvolutions, je me suis retrouvé devant chez moi.

Cadré au tiers de la fenêtre, Émile, humain, désolé, semblait ne rien y comprendre. J'ai baissé la tête.

\*\*\*

Ce que j'ai compris, par la suite, c'est que j'avais formulé un certain code, un secret bien gardé des employés de dépanneurs. Ils m'ont pris pour une taupe ou je ne sais trop; un messie peut-être, enfin quelque chose de pas absolument commun. Jusqu'à ce jour, ils n'ont tenté aucune attaque. Plus souvent qu'autrement, c'est Émile qui m'achète de quoi manger au passage.

J'ai arrêté de fumer.



## LA LISTE

## MADemoiselle V.

### ou comment avoir le vent dans les voiles

Je me suis souvent dit que Sylvie Drapeau était l'une des plus grandes comédiennes au Québec, pour ne pas dire au monde. Quand j'ai su que j'allais faire un stage sur *La liste* au Théâtre d'Aujourd'hui avec nulle autre que Sylvie Drapeau comme interprète, je me suis pincée mentalement et physiquement pour me prouver que ce n'était pas un rêve. Celle qui, dans ma jeunesse, avait nourri mon inspiration pour le jeu, est devenue soudainement accessible grâce à un stage. C'est avec modestie et inspiration que je vous confie ces quelques lignes qui témoignent de mon expérience au sein de cette équipe... Mais détrompez-vous. Je ne vous raconterai pas en détail toutes les étapes de la création. Si cela vous intéresse, je vous invite à lire mon rapport de stage au département.

J'ai eu le bonheur de figurer parmi les têtes pensantes de la création. C'était l'occasion de partager mon savoir avec des gens de théâtre et,

surtout, de montrer mon intérêt à travailler dans ce milieu. De m'être retrouvée dans cette équipe a été une énorme chance. Il paraît que c'est rare qu'une équipe de production s'entende aussi bien. On l'espère toujours. C'était notre cas. Ça a fonctionné. Tous les membres de l'équipe se soutenaient, se donnaient des conseils, travaillaient en communion et assistaient, la plupart du temps, aux filages des vendredis, ce qui nous permettait de mieux voir l'évolution de la création et de répondre aux problématiques qui nous intriguaient.

Il y a eu, notamment, une séquence difficile à placer. Vers la fin de la pièce, la femme interprétée par Sylvie Drapeau parle de la mort de Caroline (sa voisine) et après avoir dit : « Oui allô. /Pendant la nuit. / Cette nuit. /Sur la civière. /Dans l'ambulance./Caroline est morte.», un bruit de mélangeur électrique doit la faire sursauter. Elle se lève, se dirige vers l'armoire, l'ouvre et

voit trois mélangeurs au contenu blanc. À la base, il y en avait trois alignés à la verticale au centre de l'armoire, et leur contenu tournait au rouge après l'activation. L'équipe a longtemps débattu cette image qui n'était pas au point. J'ai transmis, de mon côté, des notes dramaturgiques à la metteuse en scène Marie-Thérèse Fortin au sujet de cette séquence, en fournissant des suggestions afin que l'effet soit à la hauteur de la métaphore recherchée. Lors d'une prise de notes avec tous les concepteurs dans le hall d'entrée, autour d'une bière, l'équipe a commencé à débattre cet effet. Marie-Thérèse Fortin était prête, même sans l'accord de l'auteure, à rayer les mélangeurs de la mise en scène. Je n'ai pas pu résister. Il fallait que je parle. Selon moi, les mélangeurs n'étaient pas le problème. C'était plutôt comment ils étaient exploités. Après que j'aie présenté mon point de vue de peine et de misère, une conceptrice

a dit : « je pense comme elle ». Wow. On pense comme moi... et je suis stagiaire! Les concepteurs et directeurs techniques ont hoché la tête. Il fallait trouver une solution. Pendant la semaine d'enchaînements, on testera les différentes possibilités. On a finalement trouvé une façon de les exploiter : selon moi, la meilleure. Les mélangeurs ont été alignés en diagonale, pour la visibilité. Deux sur trois resteraient blancs et celui du milieu deviendrait rouge. Une jolie métaphore pour évoquer le combat entre le lait et le sang, entre la maternité de Caroline et le caillot. On a tous cherché, les coudes serrés, pour trouver *la* façon de les utiliser. C'est comme ça que ça a fonctionné.

Cette expérience a également renforcé l'admiration que j'avais envers Sylvie Drapeau. En aucun cas ou presque — du moins, je crois —, elle ne s'est laissée abattre par les petits pépins auxquels on faisait face. J'ai rarement vu, sur scène, une femme se donner autant. Ce n'est pas son travail : c'est sa passion, son plaisir. Ne me demandez pas pourquoi elle est une source d'inspiration, c'est tout simplement en elle.

Je garderai en mémoire tous les moments passés au Théâtre d'Aujourd'hui de novembre 2009 à janvier 2010. Je m'ennuie de descendre à la station Sherbrooke. Je m'ennuie déjà de mon expérience et je recommencerais demain matin s'il le fallait. Être stagiaire au

Théâtre d'Aujourd'hui sur cette pièce m'a mis le vent dans les voiles. Je sais maintenant ce que je veux faire de ma vie. Je sais maintenant que *La liste*, ce n'était pas qu'une liste. C'était une aventure. Une aventure qui ne fait que commencer. \* Pour lire des fragments de mes réflexions, rendez-vous sur ce site : <http://www.theatredaujourd'hui.qc.ca/liste> juste après le mot de Marie-Thérèse Fortin.

**La liste**, Théâtre d'Aujourd'hui  
12 jan. au 13 fév. 2010 (avec suppl.)  
Mise en scène Marie-Thérèse Fortin  
Texte Jennifer Tremblay  
Interprétation Sylvie Drapeau

## LE CHARME A ASSEZ DURÉ

### NICHOLAS COTTON ET FRANÇOIS JARDON-GOMEZ



Personne ne sait vraiment qui il est. On prétend qu'il habite à Montréal quelque part sur le Plateau Mont-Royal (son adresse aurait même déjà été dévoilée par Robert Lévesque), que chaque journaliste culturel l'a déjà rencontré une fois, sans le savoir.

Bon nombre de théories loufoques ont déjà été avancées sur sa véritable identité : Luce Guilbault (aujourd'hui décédée), Robert Charlebois (pour qui il a déjà écrit des chansons), Francis Mankiewicz (pour qui il a écrit deux scénarios et qui est aujourd'hui décédé), le maire Jean Drapeau (aujourd'hui décédé) et plusieurs autres encore, dont un joueur indéterminé des Canadiens de Montréal.

L'homme ne se présente pas en public (ni même en privé, il faut croire, puisque son éditeur affirme ne lui avoir jamais parlé au téléphone), c'est sa (prétendue) femme, Claire Richard, qui traite toutes ses affaires. D'ailleurs, elle-même ne sait pas ce qu'il fait, se bornant à dire qu'il passe plusieurs heures par jour enfermé dans son bureau, à l'étage.

Réjean Ducharme est une curiosité, voire une anomalie. En cette époque de surmédiatisation, alors que n'importe quelle information est disponible à

tout moment, l'auteur québécois fait figure de mythe. La race des ermites littéraires disparaît peu à peu : J.D. Salinger, qui n'avait accordé qu'une seule entrevue dans les quarante dernières années, s'est éteint il y a quelques semaines. La pratique promotionnelle est dorénavant courante, voire obligatoire : chaque auteur y participe en accordant des entrevues et en se prêtant au jeu médiatique. Malgré tout cela, l'homme fait encore figure de fantôme après toutes ces années et l'intérêt pour la découverte de la véritable identité de l'auteur est aujourd'hui diminué.

Cependant, des informations récentes acquises par un des collaborateurs de notre équipe nous amènent à croire, après de nombreuses recherches, qu'il y a une piste qui n'a pas encore été explorée, une piste de prime abord farfelue, certes, mais qui s'impose maintenant, à la lumière des informations obtenues, comme étant certainement valable. Les textes de Réjean Ducharme font état d'une maîtrise (presque) parfaite de la langue, nous le savons : le « mal-écrire » doit être bien mené et implique de savoir comment déconstruire le langage. N'oublions pas non plus que les romans de Ducharme sont truffés de références culturelles et littéraires. Prenons

par exemple le roman *Va savoir*, publié en 1994 : une étude intertextuelle permet de montrer des liens avec *Le lys dans la vallée* de Balzac, *L'éducation sentimentale* de Flaubert ou encore des textes médiévaux presque oubliés (tel que présenté par Francis Gingras dans son étude « Ducharme et la quête du Graal », à paraître prochainement). Les références mythologiques, grecques et latines sont aussi présentes dans bon nombre de ses textes. Il va sans dire que l'auteur québécois, malgré la réputation d'instinctif et d'autodidacte qui lui a longtemps été accolée, possède une culture à l'image de celle des gens les plus instruits. Ceci nous permet d'avancer que Réjean Ducharme n'est nul autre qu'Élisabeth Nardout-Lafarge, professeure émérite au département. En sa qualité d'universitaire et intellectuelle, il apparaît évident qu'elle possède les connaissances évoquées plus haut.

Évidemment, la question de l'âge pose problème : *L'avalée des avalés* paraissait il y a maintenant 44 ans, en 1966. Une de nos sources, dont nous allons taire le nom, nous informe que Mme Nardout-Lafarge est, sans aucun doute, familière aux théories du Dr Emmett Brown, expliquées dans ses ouvrages *Le convecteur temporel et vous* ainsi que *Les dangers de la rupture du continuum espace-temps*. Selon le Dr Brown, le voyage dans le temps est possible grâce à un convecteur temporel de son invention (fonctionnant principalement au plutonium, ou encore, grâce à des rebuts ménagés).

Les théories du Dr Brown ont commencé à circuler dans le milieu des années 1980, soit une vingtaine d'années après la publication de *L'avalée des avalés*. Tout porte à croire, selon notre source, qu'il existe un lien intime entre le Dr Brown et la jeune Élisabeth Nardout-Lafarge. Deux ans seulement séparent en effet les premières expérimentations du docteur dans la petite ville de Hill Valley (1985) et l'obtention d'un doctorat par Mme Nardout-Lafarge (1987). Notre informateur tient à préciser qu'il détient la preuve que l'une de ces démarches avait pour objectif caché de prendre contact avec la jeune Élisabeth afin de lui confier le secret du voyage dans le temps. En ce sens, Élisabeth Nardout-Lafarge aurait très bien pu effectuer un retour en arrière pour venir modifier le continuum espace-temps, dotant ainsi la communauté québécoise d'une sorte de héros littéraire national, participant du coup à un projet pilote dirigé par le Dr Brown. Rejoint à sa maison de campagne par une autre de nos collaboratrices, le Dr

Brown s'est fait avare de commentaires et maintient seulement que « *l'avenir n'est pas écrit* ».

Notre informateur pousse plus loin pour légitimer ses allégations, sa théorie fait appel à la numérologie. Selon ses dires, le choix de l'année 1966 (publication du livre de Ducharme) ne serait pas aléatoire. Le « projet Nardout-Ducharme » qui voit le jour en 1987 (obtention du doctorat par Mme Nardout-Lafarge) portait à l'origine le nom *Projet 80-4.4*. Si la date de 1966 coïncide avec celle de 1955 (le premier retour dans le temps par un humain selon le *Projet 01-1.1*) par la répétition méthodique des deux derniers chiffres (55 versus 66), d'autres éléments de preuve peuvent encore être invoqués pour justifier le choix de cette date qui apparaît *a priori* arbitraire. Notons d'abord la coïncidence du chiffre 5 dans l'addition des éléments suivants :

Réjean Ducharme: 6 lettres + 8 lettres = 14 : 1 + 4 = 5

Élisabeth Nardout-Lafarge: 9 lettres + 7 lettres + 7 lettres = 23 : 2 + 3 = 5

Toujours selon les préceptes de la numérologie, nous pouvons réduire l'année 1966 au chiffre 4 :

1966: 1 + 9 + 6 + 6 = 22 : 2 + 2 = 4

Si nous additionnons les deux résultats (4 et 5), nous obtenons le chiffre 9, symbole du carré parfait (3x3), mais aussi le nombre de juges à la Cour Suprême du Canada et des États-Unis, le nombre de muses dans la mythologie grecque, le nombre de planètes dans notre système solaire (avant l'exclusion honteuse de Pluton), le nombre de mois pour une grossesse normale et le nombre de vies du chat.

Il est possible en définitive de diviser le chiffre 9 par le nombre moyen d'années nécessaires pour l'obtention d'un doctorat (3) et nous obtenons la racine carrée de ce même chiffre (9), soit le 3. Maintenant, si nous soustrayons l'année 1966 du numéro de local de Mme Nardout-Lafarge (soit le 8044) nous obtenons aussi le chiffre 3, comme nous le démontre le calcul suivant:

8044 - 1966 = 6078 : 6+0+7+8 = 21: 2+1 = 3.

Les sceptiques n'auront alors qu'à mettre en relation le nom de code du projet : *80-4.4* avec le numéro du local de Mme Nardout-Lafarge, le 8044, pour se convaincre de la chose. Il nous a évidemment été impossible d'obtenir les commentaires de Mme Nardout-Lafarge sur cette affaire.

# L'équipe

**PROCHAINE  
DATE DE TOMBÉE  
LE LUNDI 22  
MARS**

Thème suggéré

**D E S S O U S**

[lepied.wordpress.com](http://lepied.wordpress.com)

[lepied@littfra.com](mailto:lepied@littfra.com)

**Le Pied** sur facebook

**Marie-Hélène Constant**

(Rédac' chef)

**Mathieu Laflamme**

(Bas droit et table à dessin électronique)

**Jean-Michel Théroux**

(Ministre du comité de lecture)

**Émile Dupré**

(Charmant bédéiste)

**Comité de lecture**

Charles Dionne

Chloé Savoie-Bernard

Louis-Marc Lambert

Maude Larente

**Repousse la pluie  
Derrida, Fleur et Phallus  
Apotropaïques**



[lepied.wordpress.com](http://lepied.wordpress.com)

[lepied@littfra.com](mailto:lepied@littfra.com)